

Le Naturien : revendiquant
l'indépendance absolue par le
retour à la Nature (et non à
l'état primitif) : paraît tous les
[...]

| . Le Naturien : revendiquant l'indépendance absolue par le retour à la Nature (et non à l'état primitif) : paraît tous les mois. 1898-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Le Naturalien



Le Naturel est l'effet vital fécondant l'Univers.

L'Artificiel est le chancre qui ronge l'homme, pestifère l'air, et dévaste la Terre.

Revendiquant l'indépendance *absolue* par le retour à la Nature
(et non à l'état primitif).

ADRESSER TOUTES COMMUNICATIONS
à l'Administration du NATURIEN, 14, rue des Ecouffes, PARIS

ABONNEMENTS :

FRANCE.	Trois mois.	0f. 75
	Six mois.	1 50
	Un an.	2 50
EXTÉRIEUR.	Trois mois.	1 »
	Six mois.	2 »
	Un an.	3 »

CORRUPTION, DÉCOMPOSITION

Lorsque nous déclarons que la civilisation a dépravé l'homme, c'est parce que les résultats viennent corroborer nos affirmations.

Nous trouvons la dépravation dans toutes les classes de la société.

D'abord chez ceux-mêmes qui se sont arrogé le droit de tenir les peuples en rênes, les dirigeant en vils troupeaux, fabriquant des lois factices et se chargeant de les faire exécuter.

A cela, ils donnent comme raison leur supériorité morale, et ils se présentent aux peuples sous l'aspect d'êtres vigilants, équitables, bienfaisants, des modèles en un mot représentant l'épreuve nette sortant du moule de la Civilisation.

Malgré tant de pureté étalée, pas un ne peut se dire en lui-même : je suis ce que je me déclare ; or, c'est là le premier degré d'hypocrisie, car il n'est pas de jour sans qu'un ou plusieurs de ces usurpateurs ne passent un croc-en-jambe au livre sacré de la Civilisation (Voyez Code).

Vendus ou à vendre : résultat de la corruption, ils sont entraînés par leurs gendarmes sur les bancs de leurs tribunaux. Combien doivent être dépravés ceux qui forcément prennent place à ce banquet d'auditions, lorsque l'on se reporte au nombre de tarés s'éclipsant de toutes parts quand surviennent les poursuites.

Tous ces êtres parafinés sont ce que l'on nomme officiellement les *matres*, ceux à qui l'abâtardissement du genre humain en est arrivé à conférer le droit de vie ou de mort sur d'autres hommes. Mais ils ne s'en tiennent pas aux dispositions perverses qu'ont fait germer en eux les institutions civilisées, ils excitent les peuples à une haine féroce, les incitant au meurtre, au pillage, à l'incendie.

Les boucheries de conquêtes accompagnées de bûchers, de carnages, d'exécutions capitales en masse, suivis des pires atrocités, sont dans les régions *non civilisées* les premières manifestations de la « Civilisation ».

Et si des hommes demeurés insensibles aux charmes de tels exploits, répudient énergiquement ces procédés antinaturels pour faire entendre la voix de la concorde et montrer à leurs semblables qu'ils ne sont point faits pour s'entre-tuer mais plutôt pour augmenter les conditions heureuses de leur existence, les corrompus tout-puissants s'opposent immédiatement et par tous moyens à cette œuvre de rédemption.

Ils nous apparaissent donc comme des êtres néfastes, et la vision nous les montre tenant d'une main un poignard et le verrou des prisons, de l'autre un crucifix et le cordon de guillotine. Ils semblent intimer ces prohibitions : *Défense d'engager les humains à l'union, défense de*

leur faire connaître leurs droits, de réveiller en eux le sens naturel qui les relèverait de tout avilissement, de toute lâcheté ; il faut qu'ils croupissent dans la fange où les a plongés la Civilisation ; nous voulons que tous les points du globe où elle est ignorée en connaissent les effets, et nous continuerons notre œuvre de dévastation jusqu'à ce que la dernière peuplade libre ait connu la puissance du canon et les bienfaits de la mine et de l'usine : ainsi l'exige notre particulière sécurité.

Des êtres confinés dans l'abondance naturelle, et ignorants de nos industries, ne peuvent être qu'un mauvais exemple, donc ils sont à tuer.

Nous voulons coûte que coûte que tout homme rampe, s'avilisse, tende le cou au carcan, plie l'échine sous le bât ; nous voulons qu'il travaille, et qu'il travaille pour nous ! Nous voulons que l'Artificiel tue le Naturel !

Que disparaisse le non-soumis, l'indompté, le non-civilisé !

Voilà ce que nous percevons des intentions manifestées par les propagateurs des institutions civilisatrices.

Et si nous parcourons l'échelle de la corruption, nous nous heurtons à une autre catégorie de corrompus, aux gages avilissants des dominateurs, et dont l'objection pirouette à tous les vents du lucre. Ceux-là inondent de flots d'encre servile les feuilles imprimées quotidiennement, et leur mission est de consolider les institutions néfastes et criminelles qui abâtardissent et déciment les masses.

Ils enguirlandent des lauriers de la gloire les massacres de liberté, aussi bien ceux qui se produisent chez les peuples civilisés, tels ceux de mai 1871, pour réprimer les élans naturels d'indépendance qui se produisent malgré les contraintes, et glorifient ceux qui sont organisés au nom du Progrès chez les peuples naturels.

Ils indiquent ainsi le degré de bassesse où est descendue la classe *dirigeante* et *enseignante* civilisée, et nous retrouvons dans les milieux révolutionnaires se déclarant avancés, les stigmates de telles compromissions.

C'est ainsi que, pour en revenir aux mœurs que les civilisés vont implanter chez les peuples qui ne s'y soumettent que par la force (indice d'adaptation laborieuse, puisque qu'il est procédé par le canon d'abord, et par l'acool ensuite, pour obtenir la soumission des réfractaires au *Bienfait*), nous avons à dévoiler, spectacle écœurant, l'attitude de certains hommes, désignés sous le vocable de « savants », et qui, usant de leur influence sur le jugement public, en arrivent à appuyer les actes barbares de la Civilisation, en donnant à entendre qu'ils sont pour ainsi dire de toute nécessité, puisque, selon eux, les hommes n'ont pu atteindre un certain degré de perfectionnement que *contraints* par la nécessité de rechercher la satisfac-

tion de leurs besoins, et que c'est ainsi qu'ils sont devenus : pasteurs, puis cultivateurs, et enfin ouvriers industriels.

C'est absolument appuyer la version biblique de « la vallée de misère ».

Est-ce que maintenant le dogme religieux serait secondé par le dogme scientifique ?

Esi-ce que les présomptions de nos jours affermeraient sous une autre forme les égarements du passé ? L'homme aurait donc continuellement autour de lui des imposteurs qui s'attacheraient à le faire se considérer comme la bête immonde et stupide parmi les animaux, et toujours frappé du *péché originel* transformé en *tare naturelle* indélébile, reconnue et admise aujourd'hui par la science ?

Les hommes noirs, qui ont constamment autrefois semblé adversaires des sciences, sont actuellement de mèche avec nos plus considérés scientifiques. Ils constatent qu'ils n'ont rien à perdre à cette union, et pour ce qu'ils manifestent d'esprit de lutte, ce n'est qu'un simple simulacre.

Ainsi, qui a jeté les principes de civilisation ? Les prêtres. Qui la propage ? Les prêtres. Qui en use le plus abondamment ? Les prêtres toujours, la Religion sous quelque dogme qu'elle se présente.

Lorsque les prêtres de toute religion déclarent : « l'humanité est imparfaite », les scientifiques, autres prêtres d'une autre religion, répètent : « l'humanité est imparfaite ! »

Mais pour la sauvegarde de leurs suprématies respectives, ces compères refuseront de convenir que si l'humanité est imparfaite, c'est par suite de déviation à l'ordre naturel, et comme dans l'ordre naturel tous les animaux sont parfaits en leur constitution, si l'homme seul a dégénéré, c'est qu'il a abandonné les conditions qui lui assuraient la perfection.

On ne saurait qualifier la conduite de tels hommes à qui leurs connaissances générales confère la science de vérité, et qui n'ignorent point que la terre assurait par sa production l'existence de tous les hommes, et il est stupéfiant de les voir paraître ignorer cette condition primordiale de la Nature où est la source de toute logique.

Ils n'ignorent point les conditions d'abondance où sont rencontrées les régions neuves, et que la vie des *Naturels* qui les peuplent, y est assurée sans le secours de l'industrie, ni de la science, et que ce qui n'y a point été rencontré, c'est : la misère, la syphilis, la phtisie, la maladie, sous ses multiples aspects, telle qu'elle règne dans notre Civilisation.

Ils savent bien que si notre « Progrès » se présentait aux sauvages avec de si appréciables avantages, il est bien étonnant que ces mêmes sauvages aient préféré subir la destruction de leurs forêts, de leurs abris, le massacre, le viol et la torture. Mais ils savent bien les, fourbes,

que le « Progrès » ne s'offre à ceux qui l'exécutent que sous forme de pics, pioches et pelles à manier pour la destruction de la Nature : par le déboisement, la mine et le percement de routes exposées à tous les éléments.

Pour donner une idée des procédés employés par les peuples dont la civilisation a adouci les mœurs, je citerai un fait qui s'est passé, et se répète fréquemment au Tonkin, et qui laisse à penser si c'est bien le sauvage ou le civilisé qui a engendré le barbare :

Les civilisateurs français dans cette contrée, ne se font aucun scrupule, lorsqu'ils rencontrent un Tonkinois ou une Tonkinoise possédant des bijoux, et l'on sait que ces indigènes aiment à s'en charger les doigts ; nos civilisateurs n'hésitent point à les assaillir, et sans autre délibération à leur trancher la main entière et en arracher l'épiderme, la dépouillant ainsi d'un seul coup des objets dont elle est ornée.

A-t-on jamais lu dans les quotidiens bien pensants l'exposé de tels faits d'armes ? Non, ces corrompus auraient craint l'communication civile.

J'attends que l'on oppose un démenti à ce que j'avance, et non seulement j'apporterai la preuve, mais j'exposerai nombre d'autres monstruosité dont les moindres sont le vol et le viol, perpétrés par ceux qui ont pris mission de répandre les principes de propriété et de respect de l'individualité, procédant pour cela par la strangulation, la noyade, l'assommade, enfin par tous les moyens employés dans les civilisations antiques et modernes.

Les civilisateurs ayant pris le parti de dévaster la terre, abrutir, dépraver et dégénérer l'humanité, nous ne pouvons demeurer indifférents à cette menace d'extermination.

Nous avons donc à nous défendre contre les imposteurs de tous dogmes, religieux ou scientifiques, qu'ils s'arbitrent sous la robe du prêtre ou sous le frac du savant. Ce que nous avons à retenir, c'est que la Civilisation, qu'elle soit égyptienne ou romaine, a toujours eu le prêtre comme instigateur, que c'est le prêtre et le moine qui ont les premiers pratiqué la Science, que Religion et Science ont un but : celui d'éloigner l'homme du sens naturel, et, en l'incitant à réformer son origine, à perpétuer son esclavage et à l'augmenter constamment.

Mais déjà les résultats aujourd'hui constatés démontrent que les effets de toutes les pratiques artificielles, religieuses ou scientifiques, ont amené l'Humanité à l'état de décadence où elle se trouve, et nous ne pouvons qu'applaudir à l'état de décomposition déterminé par la Civilisation.

HONORÉ BIGOT.

État Naturel et Anarchie

Pour beaucoup de libertaires, vivre très heureux c'est pouvoir disposer de tout ce que l'imagination surexcitée de notre société en délire d'exploitation, de lucre, a pu enfanter.

Ils ont bien vu au fond des mines, dans des souterrains, sur de hauts échafaudages ou dans des usines, des hommes, des femmes, des enfants qui n'avaient plus d'humain que le nom : êtres rachitiques, sans formes, ces malheureux agonisent tous les jours ou sont détruits brutalement, broyés ou assommés.

Ils ont l'espoir au grand jour de liberté, où l'humanité libre pourra enfin agir individuellement comme il lui plaira, avec, pour guide, sa raison, pouvoir rendre sains et sans dangers les travaux actuels, et que l'homme, au milieu de tous les produits chimiques ou autres, pourra être l'être robuste dans son complet développement.

Tout ce qui est le produit de notre société serait ainsi le produit de la société anarchique.

Les Naturiens ont une tout autre conception de la société future.

La chose a un peu effrayé certains libertaires qui ont vu en eux des ennemis ; quelques-uns même disent : « Ce sont des fous ».

Revenir à l'État Naturel est pour ceux-là synonyme de retour à l'État Primitif.

La perte de quantité des soi-disant bienfaits de notre civilisation, de notre science, les étonne et les jette dans une abîme de pensées étranges.

Les Naturiens, concevant que l'homme peut vivre parfaitement heureux des simples produits naturels du sol, partent de ce principe pour déclarer que le jour où l'homme débarrassé de préjugés et de l'autorité, peuple vraiment souverain, n'ayant d'autre maître que son bon sens et la raison, se refusera à exécuter tous les travaux qui le débilitent et qui le rendraient, au point de vue physique, aussi malheureux qu'il l'est à présent, sous toutes les latitudes où règnent les préjugés et l'autorité, malgré toute la divergence des lois et la façon de les faire respecter.

Les Naturiens ne conçoivent pas que l'humanité libre puisse vivre dans son développement intégral, là où déboisements, culture, industries, inventions de toutes sortes, auront transformé notre terre en un vaste laboratoire.

Le perpétuel mieux devenir dira par les faits où est la vérité, le bonheur.

L'État Naturel est une conception absolument libertaire où tous les individus vivront dans leur développement intégral : 1° Intellectuellement ils feront tout ce qui, sans leur nuire, pourra les développer : « instruction mutuelle aux choses de la vie, chants, modelage, dessin, poésies, etc. ; 2° physiquement ils utiliseront toutes leurs forces dans les travaux qui leur plairont sans les dégrader, l'homme conscient se refusant naturellement à toute autre œuvre.

Voilà ma conception de l'État Naturel. Je la crois absolument conforme à la raison, au bon sens, et complètement anarchique.

J. BARIAN.

LE SEL

Richesse que la nature met à la disposition de l'homme.

L'eau de la mer constitue une source inépuisable de chlorure de sodium. La matière que l'on en extrait est nommée sel marin. En dehors de la mer, il y a aussi des eaux salées, de certains lacs et rivières, et le sel gemme est répandu sur toute la terre.

L'emploi du sel dans l'alimentation de l'homme à l'état sauvage est-il une nécessité ? « Non », puisque dans la nature toutes les eaux appelées douces contiennent du sel : les eaux de source en sont beaucoup plus chargées ; l'air au milieu duquel nous vivons contient également du sel.

Parmi les poussières solides qui flottent dans l'atmosphère, il y a des parcelles de ce minéral, nous les respirons sans cesse, de même que nous buvons le sel dissous dans l'eau ; les animaux et les végétaux dont nous nous alimentons, en contiennent également. Du reste, avant la pratique civilisée de la culture et du labour qui a fait s'écouler à la mer la couche d'humus naturel, le sol primitif était saturé de la proportion de sel nécessaire à la saveur des végétaux.

Les autochtones du centre de l'Afrique, qui ne consomment pas de sel, sont vigoureux et forts, mais leur nourriture est naturelle, c'est

l'ambrosie même. Elle contient tous ces principes salutaires normalement dosifiés ; ils sont en cela bien distincts des modernes civilisés qui ne mangent que des produits falsifiés ou dégénérés.

Inutile de faire l'historique du sel, qui est connu de tous ; il est à constater qu'en tout temps les gouvernants en ont fait un élément de ressource et de spoliation. Le peuple, au moyen âge, fut écrasé par la gabelle, établie par Saint Louis en 1246, et soi-disant abolie en 1789.

Il serait trop long d'énumérer les cruautés que le peuple eut à subir de la part des dirigeants pendant la durée de la gabelle ; en revanche, ceux-ci furent passablement salés, sous Henri II : cinquante mille paysans insurgés refusèrent d'aller aux greniers à sel, massacrèrent les officiers de la gabelle et les gendarmes, s'emparèrent de Saintes, pillèrent Cognac et Ruffec, et brûlèrent les maisons des magistrats.

Tristan de Monneins, lieutenant du gouverneur de Guyenne, fut assommé, puis dépecé, et salé.

En 1673, quatorze paroisses du pays d'Armorique formèrent une association dont les statuts étaient désignés sous le nom de « Code paysan ». Il était défendu, sous peine d'être passé par la fourche, de donner retraite aux gens de gabelle ou à leurs enfants, de leur fournir à manger, mais il est enjoint de tirer sur eux comme sur des chiens enragés ; les prescriptions de ce code furent observées, et il ne fallut pas moins de 6.000 hommes des meilleures troupes pour « rétablir l'ordre ».

Les nobles et les curés ne payaient pas l'impôt des gabelles.

Les gouvernants ont donc toujours été maudits du peuple, et l'homme détruit avec joie ce qu'il a adoré avec crainte.

Depuis 1789 l'impôt du sel n'a jamais cessé d'être appliqué ; si celui-ci a été diminué, en échange nos maîtres ont surchargé d'impôts tous les autres produits alimentaires, et la gabelle n'a jamais été aussi puissante qu'aujourd'hui.

La consommation du sel en France est environ de 4 kilog. par habitant et par année pour l'alimentation ; à l'état sauvage le sel n'est pas employé comme engrais, la culture n'existant pas, ni dans l'industrie, non plus en thérapeutique, car les seuls remèdes seront les boissons naturelles embaumées des parfums de fleurs sauvages ; encore moins comme antipaludique, et l'on sait combien sont anti-naturelles les viandes de conserve.

Il sera donc facile aux habitants du centre des terres, puisque la culture civilisée les en a dépourvus, d'aller à la mer se procurer les 4 kilos de sel pour les besoins de leur alimentation, « ce qui est encore bien secondaire ».

Quant à ceux des côtes ils l'auront sur place, et certainement ils seront la pluralité ; et plus favorisés pourront jouir des produits de la mer et de la terre. Et pour obtenir ces 4 kilos de sel, est-il indispensable d'user de la profession de paludier, des routes, des chemins de fer ? « Non », l'instinct seul donne à l'homme sa direction ; pourvue de chevaux et de sacs ou paniers faits de peaux de vache ou autre pour sa provision, la population des centres effectuerait un départ en nombre, elle se rendrait à la mer aussi pour s'y baigner ; le voyage donnerait la joie de contempler la beauté des sites des régions traversées ; les naturels de « la montagne des châtagniers », et ceux de « la vallée des abeilles » seraient les bienvenus de leurs camarades de la côte, qui leur offriraient le sel. Chacun du reste pourrait se le procurer soi-même, et comment ? Par la méthode si facile de Georges Agricola¹ qui est l'expression même de l'instinct chez l'homme ; pendant cette période à la côte, ce serait la fête du sel ; après ce doux séjour, et de retour à la montagne et la vallée, on aurait, avec la santé, le souvenir de l'heureux voyage accompli.

Quant aux mines de sel gemme, vu le danger qu'elles présentent, elles seraient abandonnées.

1. Georges Agricola, *Traité de Re matullica*.

La voilà donc écartée la difficulté présentée pour la libre possession de ce produit de la nature, et d'où provient de même que pour ses autres produits, cette chaîne de maux dont nous souffrons du fait de l'autorité, de la propriété individuelle, des religions, et de l'artificiel.

Arrière donc les violenteurs de la nature, les insulins partisans de la science artificielle.

Arrière les zététiques, et les mystificateurs, ceux qui consacrent les absurdités du « sal sapientia », — et vous, gouvernants barbares, bandits en cour civilisateurs par dum-dum, qui n'avez fait que de mettre du plomb dans la cervelle des hommes, vos crimes, vos horreurs vont finir ; vos esclaves se dessent, ils deviennent de plus en plus violenteurs, et le monde moderne s'écroule, il en est temps pour l'humanité et pour vous, car la voie que vous parcourez donne à croire qu'il ne vous reste de votre cerveau que juste la pie-mère.

Malgré tout et contre vous, l'avenir c'est la palingénésie humaine, où la terre deviendra le séjour des bienheureux, des vrais salsus, — et de cette renaissance originelle découlera le paradigme.

Vive la Nature !

ALFRED MARNÉ.

SOUSCRIPTION

Notre ami et collaborateur Spirus Gay est tombé gravement malade. Seul pour subvenir aux besoins de ses vieux parents qu'il a chez lui, sa femme atteinte de rhumatismes qui l'ont mis dans l'impossibilité de pouvoir marcher, lui, cloué au lit, sa situation est critique. Nous faisons appel aux camarades qui pourraient lui venir en aide.

(Adresser souscriptions à l'Administrateur du « NATUREL », 14, rue des Ecoiffes, Paris.)

Devanciers et Contemporains

« La Nature tend invariablement à l'unité dans son œuvre ; cette œuvre est complète, et il semble qu'elle n'a pas voulu y voir un vide sans le combler, qu'elle a tenu à ce que cette œuvre s'enchaînât dans son ensemble sans aucune espèce de solution de continuité. »

G. DE CHERVILLE.

« Mais pourquoi toujours repaître l'homme de chimères ?

« La Vérité est-elle donc un si grand fardeau à porter : sa lumière serait-elle plus affreuse que les ténèbres de l'erreur ? Cessons de nous abuser sur notre véritable position à l'égard de la Nature. C'est à elle à commander, c'est à nous de subir ses lois. »

CHARLES-FRANÇOIS DUPUIS.

« Nos livres sur la Nature, n'en sont que le roman, et nos cabinets le tombeau. »

« Combien nos spéculations et nos coutumes ne l'ont-elles pas dégradée ! Nos traités d'agriculture ne nous montrent plus dans les champs fertiles que des sacs de blé, dans les prairies émaillées de fleurs que des bottes de foin, et dans les majestueuses forêts que des cordes de bois et des fagots. Que dire du tort que lui ont fait l'orgueil et l'avarice ! Que de collines charmantes sont devenues roturières par nos lois ! Que de fleuves majestueux sont réduits en servitude par les impôts. L'Histoire des hommes a été bien autrement défigurée. »

ORSE.

« En résumé dit le vénérable Léon Dufour, le parasitisme est une loi

« d'équilibration, de pondération, qui a pour but de mettre un frein à la trop grande multiplication des individus d'une même espèce. »

« Le parasitisme se partage le monde, ajoute-t-il avec sa verve humoristique ; mais je n'entends parler ici que de celui des insectes, et je laisse aux moralistes la tâche délicate de nous dévoiler le parasitisme humanitaire, sujet fécond, où l'esprit de classification pourrait entreprendre une curieuse et piquante monographie. »

LÉON FAIRMAIRE.

« Le Lion est donc plus pacifique et moins dangereux qu'on ne se l'imagine ordinairement. Il arrive tous les jours que les Cafres, qui n'ont pas d'armes à feu, traversent avec leurs familles des espaces où circulent ces animaux, et pour ces hommes la présence des Lions n'est point une cause d'effroi. Un ou plusieurs Lions bondissent à dix pas et se maintiennent à trente ; les Cafres passent comme sans y prendre garde, et jamais je n'ai ouï parler d'accidents dont les Lions eussent été les auteurs sans provocation. »

« Ces mêmes Cafres chassent-ils devant eux des Bœufs ou des Vaches, la question peut changer ; je ne réponds pas des bêtes à cornes, non plus que des propriétaires qui voudraient les protéger. »

« Mais ici l'on peut voir encore que le Lion ne s'adresse pas directement à l'homme. »

H. DE LA BLANCHÈRE.

RAISONNEMENT D'UN NATURIEN

Le point de départ du raisonnement sur la société civilisée, et sur une humanité vivant la vie simple, la vie naturelle, est celui de la raison instinctive sans grande méthode et sans règle scientifique. Tous les maux, tous les vices de l'homme, viennent de la Civilisation, qu'a établie la Religion, insensible pour ce vaste univers, pour la nature créatrice.

La Civilisation, c'est la contre-nature ; elle crée l'illusion, le mystère, car jamais on n'a sondé les noirs profondeurs qu'on appelle Nirvana, Paradis et lieux enchanteurs ; mais en vérité cela pourrait bien être le néant, si néant existe pour l'instant, et alors ce serait le néant sans bornes, d'où nul n'est jamais revenu, car on n'y revit pas.

La société civilisée ! Oui, elle est contre nature. Elle a créé les puissances, les distinctions, la hiérarchie, la richesse ; c'est-à-dire l'oppression des uns, la tyrannie des autres, la corruption et la misère pour tous. Cette fameuse société civilisée (Oh ! combien !) avec sa fausse tendance scientifique, a inventé la morale, qui est d'autant plus haïssable que sa contrainte hypocrite s'enferme au dedans. Sous le mot : Morale, on instruit les enfants à s'interdire la plupart des plaisirs légitimes qui résultent des fonctions naturelles. Le penchant naturel, l'instinct et l'expérience naturels sont pour l'homme plus salutaires que la néfaste et hypocrite morale de notre Civilisation. Chasteté, pudeur, sobriété, réserve, dignité sont, pour la société civilisée, rien que des mots inapplicables. Tout ce qui est utile à l'humanité est bien ; tout ce qui est nuisible à l'humanité est mal, ce qui ne fait ni bien ni mal à personne est indifférent, que je mente, que je me grise ou pis ; qu'importe si ces actes sont sans effet, sans prolongement funeste au dehors ? Et si, de mon mensonge ou de mon ivroquerie il sort un bien pour quelqu'un, j'ai bien fait d'être menteur ou ivroque.

Il existe une seule science positive et rationnelle, c'est le respect et la contemplation de la Nature ; toute autre science de la société civilisée est une grimace absurde.

J'ai dit que le point de départ du raisonnement sur la Nature est celui de la raison même, car la raison départie à tous les êtres humains est dans l'individu une faculté supérieure, dominatrice et directrice, parce qu'il est doué spécialement par un instinct raisonnable par lequel les êtres humains discernent le vrai du faux. Toutes les pensées qui sont guidées par un instinct naturel doivent avant tout satisfaire la raison instinctive.

Aimez donc l'instinct naturel pour que nos impressions empruntent de lui seul la vérité et la beauté. La beauté est faite par la raison instinctive, et elle sera donc quelque chose d'absolu dans la série de la transformation de notre vie comme éternel mouvement, elle est quelque chose de constant dans la nature, car c'est là le caractère par lequel les choses satisfont l'instinct raisonnable.

Ainsi, la Nature c'est le Vrai, c'est le Beau; car l'instinct raisonnable est de la Nature qui porte avec elle son évidence, laquelle nous sentons. La Nature fournit à l'homme un objectif universellement et immédiatement reconnu comme vrai: Raison, vérité, beauté, instinct et nature c'est tout un. Le raisonnement franchement naturien peut dire: ne déformez pas la Nature, ne l'excluez pas. L'imitation de la Nature est le principe de la beauté dans la littérature. Toute la nature est l'objet de l'imitation instinctive, et l'imitation n'a d'autre limite que l'intensité avec l'objet. C'est ce que j'aime appeler: Art Naturel. Cet art et cette vie que nous entrevoyons n'est pas possible dans le cadre de notre société civilisée qui se trouve de jour en jour plus anémiée, dans un état de décomposition qui montre sa fin. Elle se transformera en une humanité nouvelle, qui aura comme base vitale le principe du naturisme libertaire.

TCHANDALA.

Notre alimentation sera-t-elle assurée ?

Je causais dernièrement avec un de mes amis, et je lui faisais part de notre projet de colonie naturienne. Mon interlocuteur réfléchit un moment, puis me dit: « Il se peut qu'un nombre restreint d'individus puisse vivre sur un terrain convenablement choisi, mais je ne crois pas que toute la population de la France, par exemple, pourrait vivre à l'état naturel sur le sol de celle-ci ». Sa réponse ne me surprit point, sachant que le doute qu'il venait d'exprimer est généralement partagé.

Vous doutez, mon cher ami, que l'alimentation de tous les hommes vivant à l'état naturel puisse être assurée par la nature elle-même, mais vous étiez bien loin de supposer que l'on pourrait vous demander si vous pourriez toujours faire produire à la terre de quoi nourrir tous les hommes. Cette question vient d'être posée, il y a peu de temps, aux partisans du communisme par le groupe « les Anonymes de Londres » — dont je n'ai ici ni à défendre ni à critiquer les actes et les théories.

Dans un manifeste du groupe susnommé, il est dit ceci: « Vu l'accroissement continu de la population, croyez-vous pouvoir toujours faire produire à la terre de quoi nourrir tous les hommes? » J'avoue que la question devrait être posée non seulement aux communistes, mais encore à tous les partisans d'une société basée sur la production artificielle.

Le journal « L'Agitazione », du 13 janvier 1898 — journal auquel collabore Malatesta — répond de la façon suivante aux « Anonymes de Londres »: « Ce péril existe-t-il? Et s'il existe, les hommes ne peuvent-ils point le conjurer? La science n'a pas encore dit une parole sûre et décisive sur la loi par laquelle la population se développe, et si la volonté humaine ne pourrait pas intervenir pour la modifier. La volonté ne sert-elle à rien? La procréation n'est-elle pas un acte volontaire et d'autant plus volontaire, que plus l'homme est moralement élevé, et mieux il sait prévoir les conséquences de ses actes et dominer ses impulsions naturelles. Ne voyons-nous point que l'accroissement de la population s'arrête dans certains pays, comme par exemple une bonne partie de la France, où les gens croient utile de ne pas avoir beaucoup d'enfants. »

L'auteur de cette réponse ignorait, sans doute, que « dans une bonne partie de la France », les

gens « moralement élevés » qui « croient utile de ne pas avoir beaucoup d'enfants », ne « dominent pas leurs impulsions naturelles »; ils débouchent des jeunes filles — lorsqu'ils ne les violent pas — et sont les meilleurs clients des maisons de prostitution.

Le même rédacteur ajoute: « Les hommes ne peuvent-ils mettre obstacle à l'accroissement continu de la population? » Les hommes, les savants ont parlé, ils ont donné aux femmes ces injections providentielles qui tuent les enfants dans le germe et détraquent l'organisme génital de la mère. Ces « hommes moralement élevés » et ces femmes « savamment ingénieuses » sont de bien tristes exemples à citer.

Toutes les hideurs sociales disparues et toutes les injections abandonnées, il serait assez plaisant de voir fonctionner une société où, sous prétexte de savoir « dominer ses impulsions naturelles » l'humanité serait transformée en une vaste capucinière, dont les membres — mâles et femelles — ne pourraient qu'à de rares intervalles satisfaire ces impulsions.

Ceci confirme à nouveau que nous avons raison lorsque nous affirmons que la Nature seule peut donner à l'homme son indépendance absolue. L'auteur de l'article cité ne peut, en effet, défendre la production artificielle qu'en demandant aux hommes de dominer leurs impulsions naturelles, c'est-à-dire d'abandonner une partie de leur indépendance.

Un autre journal: « L'Avenir sociale » qui se publie à Messine, répond à son tour aux « Anonymes de Londres » dans les termes suivants:

« Nous savons très bien — et Kropotkine l'a démontré avec des chiffres, statistiques et calculs scientifiques irréfutables — que cette affirmation est erronée. Elle fut donnée déjà par des économistes tels que: Génovese, Smith, Quesnay, Brandini, Gioja et tant d'autres, mais elle fut donnée en mauvaise foi, parce qu'ils n'étaient pas de simples travailleurs, mais des bourgeois intéressés à conserver la propriété individuelle exclusive. Et alors même que cet argument serait valable nous savons aussi que la chimie et la mécanique savamment appliquées à la production pourraient augmenter aisément celle-ci de façon à suffire aux besoins de toute la population. »

La Nature — dont nous sommes issus, notre mère — est toujours oubliée; si l'en faut de peu qu'on ne feigne même d'ignorer son existence, et c'est vers le progrès scientifique seul, que les regards se tournent. La science pourra-t-elle rendre aux terrains livrés au labour, la couche d'humus végétal que ces terrains possédaient à l'état naturel? Les pluies ont tout déblayé et emporté aux cours d'eau, lesquels à leur tour, ont charrié à la mer la terre végétale ainsi emportée. La mécanique a permis à l'homme de faire remonter plus facilement à la surface du sol — grâce à des labours plus profonds — le terrain non encore épuisé, le fond de réserve si l'en veut; mais ni la mécanique, ni la chimie, même savamment appliquées, n'ont pu rendre au sol sa richesse primitive. L'appauvrissement du sol rend de plus en plus mauvaises les conditions matérielles d'existence. Quoi d'étonnant par suite, que des individus opposent à vos affirmations scientifiques un doute sur la suffisance de production végétale obtenue avec des moyens artificiels, et nécessaires à l'existence de tous les êtres humains.

Le rédacteur de l'Avenir sociale doute lui aussi — malgré tous les calculs scientifiques derrière lesquels il s'abrite, — et il écrit ensuite:

« De plus il est non moins sciemment prouvé et établi que le maximum d'intensité des êtres vivants est subordonné à la quantité de matières assimilables chimiquement et physiquement par l'espèce humaine et vice versa. Nous en avons pour preuve le fait qu'en aucune des collectivités animales vivantes, quelque nombreuse et successive que soit sa force de reproduction, avec quelque rapidité surprenante elle s'opère, on ne voit jamais des cas de mort par manque de nourriture, comme on en trouve actuellement dans l'espèce humaine dont les produits nécessaires à la vie sont accaparés par les usurpateurs de l'héritage commun. Tous les animaux quelle que soit leur fécondité, vivent prospères et longtemps, tant qu'ils restent libres, et ne dépérissent que lorsqu'ils sont devenus les sujets d'un propriétaire qui leur règle selon son propre intérêt, et non selon leurs besoins, la nourriture et la fatigue. »

Ces quelques lignes renferment — à peu de chose près — la réponse que je fis à mon ami, et je ne suis point fâché de la trouver énoncée par un admirateur du progrès scientifique. Comme argument décisif, il a fait — bien malgré lui sans doute — l'apologie de la Nature. Les animaux vivent prospères et longtemps tant qu'ils restent

libres; et en aucune des collectivités animales, quelle que soit sa force de reproduction, on ne voit jamais de cas de mort de faim. J'ajouterai qu'en aucune de ces collectivités on ne voit des membres souffrant du « mal de misère ». Cela se produit dans l'espèce humaine parce que l'homme a été dépossédé de l'héritage commun. Quel est donc cet héritage commun? S'il se compose, selon les scientifiques, de tout l'artificiel créé, il comprend aussi et surtout, les dons gratuits que la Nature fait à l'homme et qui lui ont toujours permis — même dans les temps les plus reculés — de se nourrir, de s'abriter et de se reproduire. La Nature a donné au genre humain la faculté d'absorber, de s'assimiler, non seulement les végétaux, mais encore les animaux qui en vivent et dont il peut faire sa nourriture. Parmi les collectivités animales, le genre humain est la collectivité qui est le plus favorisée. Or, si dans les diverses collectivités animales, vivant à l'état naturel, on ne voit pas de cas de mort par manque de nourriture, pourquoi en verrait-on parmi le genre humain, — collectivité animale favorisée, — si les hommes vivaient à l'état naturel? De plus le bonheur, chez les animaux à l'état libre — à l'état naturel par conséquent, — est indépendant de la rapidité ou de la force de reproduction. Cette reproduction ne peut s'opérer qu'autant que l'intensité de vie de chacun des êtres le permet, car la nature forme un tout homogène; et plus la quantité de substances nutritives — végétales ou animales — fournie gratuitement par la Nature est grande, plus peut s'élever le nombre des êtres destinés à en bénéficier. Les besoins nutritifs de chaque être sont donc assurés par la Nature sans que ces êtres aient à intervenir.

L'auteur de l'article cité dit aussi: « Les animaux dépérissent dès qu'ils cessent d'être libres ». Les animaux cessent d'être libres dès qu'ils cessent de vivre à l'état naturel; nous avons déjà affirmé maintes fois que l'état naturel seul peut donner l'indépendance absolue, et j'ai cité à dessein un article de l'Agitazione dans lequel l'écrivain ne pouvait défendre « le progrès scientifique » qu'en demandant aux hommes d'aliéner une partie de leur liberté. J'aurais pu multiplier les citations. En voici encore une: « J'assistais à une conférence dans laquelle un adversaire de la théorie naturienne développait le sujet suivant: « Liberté de l'amour ». Un auditeur fit la remarque suivante: « Il est établi que les femmes qui se livrent à plusieurs hommes ont moins d'enfants que celles qui suivent les lois du mariage, et n'ont par conséquent qu'un seul homme. Si cette remarque est juste et qu'avec la liberté de l'amour la population diminuerait considérablement, comment ferait-on pour mettre en mouvement tout le mécanisme industriel, dont vous useriez si abondamment? »

Sans se déconcerter, le conférencier répondit: « Si cela se produisait, on en reviendrait à l'union de nos jours, à un mariage sans la sanction légale ». Encore une liberté qui disparaîtrait; celle de l'amour.

Donc, de deux choses l'une: ou l'on fera de l'homme un être spécial, ce qui est contraire à la science — et les scientifiques ne peuvent nous contredire, — ou l'homme est, comme tous les autres animaux, un produit de la Nature.

Dans ce cas, le genre humain, collectivité animale favorisée, bénéficiera comme les autres collectivités animales, des mêmes avantages procurés par la vie à l'état naturel: la vie de l'homme, comme celle des autres animaux, sera longue et prospère, quelle que soit la rapidité de reproduction de l'espèce.

FOUQUES.

Bibliographie

Pouvoir recueillir dans les Journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper; — surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes?

Le Courrier de la Presse, fondé en 1880, par M. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le Courrier de la Presse lit 6,000 Journaux par jour.

Le Courrier de la Presse reçoit sans frais les ABONNEMENTS et ANNONCES pour tous les Journaux et Revues.

MÉLANGES

Pensées, réflexions et maximes philosophiques et sociologiques

La liberté est le grand art, car l'art n'embellit pas la nature, et la liberté seule embellit l'existence.

L'amour, l'estime, le talent, l'intelligence, l'énergie, la santé, ne s'acquiert pas à prix d'or. Les faveurs, les grades, les adulations, toutes choses banales, vaines et viles enfin, dans ce genre, seules se vendent et s'achètent.

Les exploités et les autoritaires sont la fange humaine.

L'injustice engendre l'indignation, procréée la révolte chez les intelligents et les virils, mais elle effraye les veules, et indiffère les inconscients.

La « Peine de Mort » est la macule infâme et ineffaçable souillant la robe noire de la justice bourgeoise à la fois versatile et tragique, mielleuse et brutale.

*Les honneurs: la gloire des sots.
Le succès: l'orgueil des fous.*

La vérité, l'art, la science, n'ont pas de patrie et ne peuvent la défendre. L'Idée patriotique leur est opposée; seule la loi transcendante d'humanité est compatible avec leur omnipotence, avec leur raison suprême.

L'adoration passive de la patrie (ou chauvinisme) est la négation absolue de l'impeccable justice; l'amour sincère de l'humanité en est la toute sublime affirmation.

Les guerres sont les stigmates infamants de la race humaine.

Les grandes âmes se reconnaissent dans l'adversité comme les grands peuples dans la défaite. Mais les âmes vertueuses sont rares, et les nations sublimes, n'existent pas.

Pour mourir sans regret, il faut vivre sans reproche.

La liberté et la justice sont deux sœurs jumelles et inséparables; l'une morte, l'autre succombe.

SPIRUS-GAY.

SAIS-TU ?...

Homme,
Animal méchant et lâche, que, seule, la vanité fait agir,

Homme électrique! constamment mis en branle par la pile Orgueil, savamment et profondément cachée en l'endroit vide où devrait battre un cœur plein de communion; fantoche ridicule consumé lentement par une passion égoïste et farouche; convulsionné à la parole baveuse et fausse, à l'attitude louche, aux contorsions hypocrites, dont les gestes étranges et saccadés sont une sorte de danse de Saint-Guy,

Homme-vapeur! dont la chaudière est: Ambition; locomotive moderne qui traverse le monde des vivants, bruyamment glissant toujours, sans y penser, sans rien penser, sur les rails routiniers d'un

progrès trompe-l'œil ; homme-vapeur qui ne l'arrête mécaniquement chaque jour qu'aux deux sempiternelles stations : Râtelier-table, Poulaillet-lit ; le temps de te gaver, de souffler, siffler et ronfler, pour pouvoir reprendre, reprendre encore, reprendre toujours, ta course folle, ta course de damné, jusqu'à l'heure où tu viendras te briser, piteux et vaincu, devant l'infranchissable obstacle : Mort !

Homme-cheval ! qui l'es astucieusement, traîtreusement, magnifiquement attelé à ce char doré : CIVILISATION ! Pauvre haridelle qui suis sottement toute ta vie un itinéraire social aussi infernal que stupide,

Homme-Bastille-Madeleine !

Homme-vapeur !

Homme électrique !

Monstre à trois têtes ; affreuse trinité composant une même personne,

Homme !

Animal méchant et lâche, que, seule, la vanité fait agir....

Sais-tu ce que chante le lézard au soleil ?

PAUL PAILLETTE.

(Extrait des « Tablettes d'un Lézard ».)

AVEUX SCIENTIFIQUES

« Mais il suffit d'avoir fréquenté les hôpitaux de Paris pour avoir été frappé de la fréquence des accidents des machines et des intoxications professionnelles par le plomb, par le phosphore, par le mercure, etc. Il faudrait de gros volumes pour contenir l'exposé de toutes les sources de maladies professionnelles.

« Quand on réfléchit à l'insalubrité du travail dans l'industrie en général, on se demande comment des êtres humains peuvent vivre et travailler dans des conditions pareilles.

« Quand on observe ce qui se passe, on est effrayé de l'état de misère physiologique de tous ces malheureux. Quand on prend connaissance du mouvement dans ce personnel par le renvoi des estropiés, des malades et des usés, et de son renouvellement incessant par l'arrivée de nouvelles recrues, on entrevoit le gaspillage épouvantable d'hommes que fait l'industrialisme, et on ne peut s'empêcher d'y voir une cause de décadence et de ruines pour les nations qui ne sauront y mettre bon ordre. » (La question sanitaire, page 202.)

D^r JULIEN PIOGER.

« A l'époque où nous vivons, dans ce siècle de travail à outrance, où la lutte pour la vie s'impose de plus en plus, les affections de l'estomac sont des plus répandues. Aussi tous les médecins, pharmaciens et autres entrepreneurs de guérison ont-ils à l'envi, inventé des traitements et des drogues qu'ils étalent à grands renforts de réclame et d'argent à la quatrième page des journaux en renom.

« Quels résultats ont obtenu la plupart, pour ne pas dire toutes ces drogues à noms bizarres lancées dans le public ? Elles ont surchargé un peu plus l'estomac qu'il ne l'était déjà, et rendu un peu plus malades les pauvres diables qui les ont avalées ; le vrai résultat a été de mettre beaucoup d'argent dans la poche des fabricants de spécialités, et d'en faire sortir plus ou moins de la poche des malades.

« Eux aussi ont lutté en cherchant à s'enrichir ; mais si, après fortune faite, et après avoir beaucoup travaillé, leur estomac s'est dilaté ou à refuser de fonctionner, ne pensez pas qu'ils prendront eux-mêmes pour se guérir une seule goutte de leur mixture infallible, ils auront bien trop peur de s'empoisonner, de s'intoxiquer avec tous les poisons qui entrent dans sa composition ; car, pour eux, ce qui est bon pour le malade n'est pas bon pour le médecin (sic) ».

(La Médecine électrique, 7 décembre 1896, pages 6 et 7.)

D^r DELBREUILH.

Je n'ajouterai rien à ces aveux d'hommes qui ont apprécié et jugé consciencieusement les faits exécrationnels déterminés par les institutions anti-naturelles qui nous régissent, régime fatal absolument opposé à la science instinctive dont la Nature a doué chaque être à sa naissance.

Je laisse au lecteur le soin d'apprécier la valeur des citations précitées.

H. B.

EFFETS ÉPOUVANTABLES DU TRAVAIL FORCÉ

En entreprenant de tracer ici le tableau des résultats qu'a produits la Civilisation en astreignant l'homme au travail forcé, et l'exposé successif des faits déterminés par les conséquences des organisations hiérarchiques antérieures qui ont enfanté les gouvernements sous lesquels les peuples coarcent continuellement l'échine, et sont de par ces organisations autoritaires obligés de peiner et souffrir, afin que trônes et autels continuent à exercer leur suprématie usurpée, je suis tenu à des descriptions plus brèves qu'il ne conviendrait ; car il faudrait écrire des volumes, pour étaler sous les yeux du lecteur la description des innombrables maladies qui sont nées de la déviation de l'homme à l'existence normale dont l'avait favorisé la nature.

Néanmoins, je m'efforcerai d'exposer le plus nettement possible les sujets que j'aurai à traiter et à décrire dans ces colonnes, sujets qui nécessiteront un grand développement.

Je débiterai par appeler l'attention sur les règlements qu'ont simulés les fabricants de lois, relativement au travail de l'homme dès l'enfance dans les mines, les manufactures, usines, etc., car je crois intéressant de faire remarquer quel bonheur l'homme trouve dans la Civilisation, en débutant dès son plus bas âge dans les bagnes miniers et industriels.

Les quelques articles de règlements que je vais citer à ce sujet ne laisseront aucun doute au lecteur sur leur fond jésuitique et criminel ; car si les gouvernements de différents pays ont établi des lois soi-disant protectrices de l'enfance, c'est dans le seul but que gouvernants, comme manufacturiers ou industriels, puissent s'assurer la pourvoyance permanente et nécessaire des esclaves qu'ils doivent ensevelir dans les géhennes que chacun de ces Minotaures ont créées ; et comment considérer que ces règlements puissent véritablement protéger l'enfance ; il faut être absolument naïf pour y croire ;

Est-ce qu'un enfant de douze ans peut être apte et reconnu bon pour descendre à 7 ou 800 mètres sous terre pour en extraire le minerai, lorsque des hommes de 25 à 30 ans y contractent des rhumatismes, affections de bronches, etc. ? Si la législation française a décrété de telles stupidités, c'est parce qu'elle a eu plus de roublardise que ses congénères voisines (en Espagne, les enfants de 6 à 7 ans fourmillent au fond des mines), jugeant que si les enfants descendaient plus jeunes dans les mines, ou s'ils travaillaient dans les fabriques de phosphore, d'arséniate de potasse,

de cendres gravelées, d'acide chlorhydrique, d'acide arsénique, d'acide muriatique, d'acide nitrique, d'acide oxalique, d'affinages de l'or et de l'argent, dans la céruse ou blanc de plomb, dans le dérochage du cuivre, dans la fabrication du chlore, du chlorure de chaux, dans le prussiate rouge de potasse, dans la fonte et laminage du plomb, dans le litharge, dans le massicot, dans le minium, dans le nitrate de fer, dans la nitrobenzine aniline et matières dérivant de la benzine, dans le rouge de prusse, dans le chromate de potasse, dans le fulminate de mercure, dans le sulfate de peroxyde de fer, par le protoxyde de fer ou couperose verte, par l'action de l'acide sulfurique sur la ferraille, dans le sulfure de carbone, etc., etc., ils encombreraient leurs hôpitaux, périraient ou manqueraient de force pour se rendre à la boucherie à l'âge voulu.

Mais si les enfants de douze ans ne sont pas admis dans les geares d'abattoirs ci-dessus, ils ne tardent pas pour cela à y entrer, car quatre ans plus tard (à 16 ans), on leur ouvre les portes, les bouchers (genre moderne et scientifique) les ont préservés momentanément pour leur donner plus d'endurance ; ces pères des ouvriers désirent prolonger leur rendement le plus longtemps possible, et ils peuvent espérer se servir de leurs bêtes de somme pendant encore douze à quinze ans ; ensuite ils les envoient se faire disséquer ailleurs ; c'est ainsi qu'aux quatre coins d'un pays civilisé (le nôtre par exemple) l'on rencontre des hommes usés avant l'âge, traînant leur affreuse misère, échouant soit au coin d'une borne, à la morgue, et ceux-là sont privilégiés qui peuvent s'éteindre de leurs dernières convulsions sur un lit d'hôpital.

Mais que l'on ne pense pas que si les enfants de douze ans sont éloignés des usines et fabriques que je viens de citer, ils ne sont pas acceptés dans d'autres non moins dangereuses ; mais toujours dans les principes jésuitiques, les capitalistes s'arrangent de façon à leur interdire ce travail, et en même temps à les accepter.

Voici comment. Il est donc accepté en principe que ces enfants ne doivent être employés dans la fabrication des allumettes, du superphosphate de chaux, dans les pulvérisations et blutages du soufre, dans les fours à chaux, à plâtre, à ciment, dans les fours de pouzzolane artificielle, dans les fabriques de faïence, de manufacture des terres émaillées, des verreries, cristalleries, de glace, de boutons à la mécanique, des tôles et métaux vernis, des toiles teintes de teinturerie, dans les fabriques de coton, de soie, d'impressions sur étoffes, blanchiment des toiles, filatures à coton, teillage et rouissage du chanvre, dans le chanvre imperméable, manufactures de tabac, etc., etc. Mais voici où est le dérivatif ; c'est-à-dire qu'il y a des conditions, car dans toutes les fabrications que je viens de citer les enfants sont employés, mais dans l'une il leur est interdit les locaux où l'on fond la pâte, où l'on trempe les allumettes ; dans un autre, les locaux où se dégagent le chlore et l'acide sulfureux pour le blanchiment des tapis, dans un autre, où s'opère le broyage, le tamisage du plâtre ou de la chaux, du ciment, puis encore où se dégagent des poussières de différentes sortes et où s'évaporent des matières toxiques, etc., etc. Toutes ces conditions sont donc de la fumisterie, puisque l'atmosphère ambiante d'une usine et celle de tous les locaux d'une fabrique en sont saturés, elle ne peut donc être qu'empoisonnée ; donc, que les enfants soient dispensés de pénétrer dans les uns, ils n'en sont pas moins intoxiqués dans ceux qui leur sont contigus, et qui plus est, ces conditions n'existent le plus souvent que pour la forme.

Enfin, je ne m'étendrai pas davantage sur ce trompe-l'œil de nos honorables boursicotiers de tous genres ; je continuerai par l'exposé de quelques articles hypocrites contenu dans le Dictionnaire des Lois sur cette fameuse interdiction de l'enfance dans les bagnes à poisons, ensuite je traiterai des maladies déterminées par les professions

diverses, qui me sembleront les plus intéressantes, depuis les intoxications par le mercure, le plomb, le phosphore, l'arsenic, etc., etc., jusqu'aux maladies et infirmités que les médecins ont reconnues chez les cordonniers, tisserands, broyeurs, mineurs, boulangers, cuisiniers, peintres, fondeurs, cardeurs, forgerons, cultivateurs, terrassiers, pêcheurs, navigateurs au long cours, etc., etc. En terminant, j'exposerai comment l'homme, en se livrant au travail forcé, a fait germer les maladies effroyables qui ravagent en bloc à certains moments l'humanité, telles que le choléra, le typhus, les ulcères, et différentes fièvres, maladies que les fanatiques religieux nomment les fléaux de Dieu, et les fanatiques scientifiques les fléaux de la Nature.

(A suivre.)

HONORÉ BIGOT.

Dans le prochain numéro nous commencerons la publication du LIVRE D'OR de la CIVILISATION.

Communications diverses

Le n° 16 de la Nouvelle Humanité paraît cette semaine. En vente seulement à la Librairie Sociologique 61, rue Réaumur et à l'Administration : librairie Roffé, angle des rues Ramey et Flocon, Paris. — Le numéro 0,10 centimes.

Les *Naturiens* se réunissent hebdomadairement, 4, rue Paul-Féval, et 183, rue Saint-Antoine.

En vente à la librairie Roffé, angle des rues Flocon et Ramey, les *Tablettes d'un Lézard* par Paul Paillette, et à la Librairie Sociologique, 61, rue Réaumur, Paris.

A lire :

En anarchie, par L. G. « L'Aurore » 2 mars 1898.

Notes scientifiques par, V. G. (« L'Aurore » 18 mars 1898).

Plusieurs groupes de *Naturiens* sont en formation en province.

Le *Naturien* et l'*Etat Naturel* sont en vente à la Librairie Sociologique, 61, rue Réaumur ; à la librairie Roffé : angle des rues Flocon et Ramey, et dans tous les kiosques de Paris.

En province : à la Brasserie Libertaine, à Roubaix ;

A Limoges, chez J. Barian et dans les kiosques ;

A Toulon, chez Fouques, ainsi que dans les kiosques des marchands de journaux ;

A Marseille, le *Naturien* est crié par le camarade Coradi ;

A Bordeaux, dans tous les kiosques ;

A Dijon, à Sant-Nazaire, au Havre, à Tours, à Montpellier, également.

Souscription en faveur du « *Naturien* » : Reçu de A. B. 0 fr. 50 c., de J. Barian 2 fr. 50., G. Ribereau 5 fr., Piriou 0 fr. 25. Alfr. Marné 2 fr., V. H. fr. 25. Un cul-de-jatte 0 fr. 50.

L'Imprimeur-Gérant : GUSTAVE MAYENGE.

Paris. — Imprimerie : 14, rue des Ecoles.